

# Carnets de rencontres

SAMEDI

25  
NOV.



**ÉDITO** Une punaise, ça trompe énormément... Pour Kevin, Jennifer c'était la plus belle. Elle était aussi gracieuse qu'un vol de flamand rose à l'approche du solstice d'été. Elle sentait aussi bon qu'un bouquet de palétuviers en fleurs. Elle

irradiait comme un soleil qui se lève en pleine nuit. Dans ses cheveux, on pouvait voir, imaginer une mer tempétueuse... Jennifer était tout cela. Et puis voilà que par un triste jour cette délicieuse naïade s'en est allée, sans se

retourner, sans aucun regard pour ce pauvre Kévin. « Ce n'est pas facile tous les jours », marmonna-t-il dans sa trompe, un brin désappointé. « Tant pis, si c'est comme ça j'irai piquer ailleurs ! », foi de punaise de lit !

Fabrice Bérard



L'INVITÉ  
de  
22h

## JEAN-PIERRE AMÉRIS, SUR LE FIL

### Comment avez-vous choisi d'adapter ce livre de David Foenkinos ?

Pour David Foenkinos c'est vraiment une identification au livre, je me suis reconnu en lui. Dans le mal de dos déjà, car je souffre moi aussi du dos constamment. Et dans ce que ça représente pour lui, dans son enquête sur ce mal de dos : mal à la famille, mal au couple, mal aux enfants qui grandissent et qui partent de la maison... Le déclic a vraiment été une identification totale au personnage.

L'idée de David Foenkinos c'était de traiter de toutes nos douleurs au travers du mal de dos et de le faire avec ce ton amusant, souriant.

### C'est un personnage qui en a littéralement plein le dos !

Et c'est vraiment ce qu'on nous dit quand on a mal au dos ! D'abord, il pense qu'il est très malade, mais quand il constate qu'il n'a rien, il enquête pour savoir d'où ça vient. On le dit, c'est un mal psychosomatique. Et pour moi ça vient de beaucoup de choses non dites, enfouies, tuées. C'est ce qui m'a vraiment touché. Par exemple, il n'a jamais parlé à ses parents : donc il faut que ça sorte. Avec sa femme c'est pareil, et le salon de coiffure aussi ! Il m'arrive la même chose dans les magasins, quand on me dit : « Mais si, ça va vous aller, le vêtement va se faire ! ». Et je n'ose pas dire non alors que le pantalon m'arrive aux chevilles...

C'est vraiment un homme qui se libère et qui va renaître. Ce qui me semble très important c'est que la douleur, qui est d'abord son ennemie, va finalement devenir son alliée. C'est un homme anesthésié et endormi au début, comme on peut l'être des fois au milieu de la vie, et la douleur va le réveiller.

### Ce qu'il traverse, de façon particulièrement intense peut-être, c'est une étape que beaucoup de gens vivent.

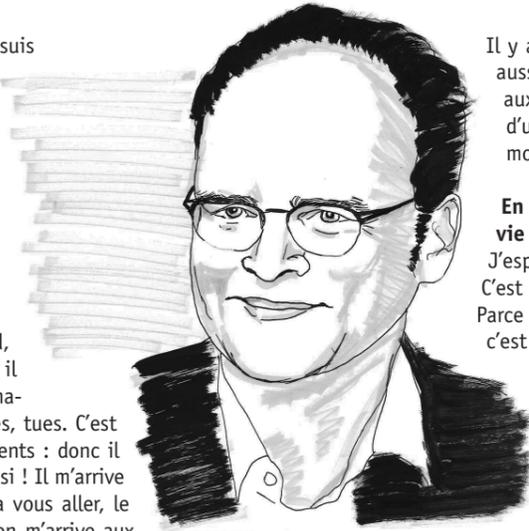
C'est pareil pour tout le monde : les parents qui vieillissent, l'usure du temps dans le couple, l'enfant qui grandit et quitte la maison... La souffrance au travail aussi. Je lisais l'autre jour que 43% des Français associent leur mal de dos au travail : soit à cause d'une machine, soit à cause du bureau, mais surtout à l'ambiance ! Vous vous rendez compte ?

Je pense qu'on est dans une société en souffrance, dure, où les gens ont mal. Et c'était intéressant de traiter de ça : à quoi j'ai mal ? Le mal de dos était le prétexte à ça.

Je suis fasciné par le succès des livres de développement personnel d'ailleurs. « Mieux manger pour aller mieux », « ranger sa maison pour avoir l'esprit clair », « la méditation »...

### Les gens ne sont plus en accord avec eux-mêmes. Ça ne suffit pas d'être gentil...

Non ! Comme la femme le dit au début, à un moment donné il faut qu'il y ait une révolte. On ne peut pas tout accepter.



Il y a une différence entre le film et le livre : pour moi la rédemption du personnage vient aussi par le travail. À un moment donné, il oublie l'artifice pour faire des choses utiles aux autres. D'où l'idée de la passerelle, il fallait que le personnage fasse quelque chose d'utile. Et en ce qui me concerne, je ne sais pas si c'est un film utile, mais c'est au moins un film qui peut faire plaisir.

### En tout cas c'est un film qui parle de l'importance de la reconnaissance dans la vie et la société.

J'espère ! C'est le chemin initiatique d'un homme assailli qui perd tout et se reconstruit. C'est une histoire très positive.

Parce que ce qui fait mal au dos c'est aussi le fait d'être tendu, trop dans le contrôle, et c'est vrai qu'il refuse le vieillissement des parents, la séparation probable avec sa femme, sa fille. Il ne faudrait pas que la vie évolue. Il y avait cette idée à la fin du grand mouvement sur l'eau. Comme disent les Africains : « il faut aller dans le sens du fleuve », accepter que les choses finissent, qu'il y a des séparations mais que ce n'est pas la fin de tout.

### L'art de la comédie est très difficile. Vous l'avez choisi ici, comment avez-vous travaillé ce genre ?

Pour moi la comédie correspond aux sujets les plus intimes. C'était pareil pour « Les Emotifs Anonymes ». Je connaissais bien car j'ai été l'un d'eux. Tous ces sujets sur la douleur, le handicap, la timidité m'avaient touchés, pour moi ça ne peut être que des comédies. Je trouve plus riche et vivant de traiter des douleurs en comédie qu'en drame, précisément parce que l'humour, le sourire, c'est la seule façon de se sortir de tout ça.

Dans le film le personnage se dénoue, il se détend, il arrive à rire ! Et puis j'ai choisi Eric Elmosnino car il m'évoque un peu Buster Keaton : il a quelque chose de burlesque en lui. Le mal de dos c'est le corps. Elmosnino est très fort pour jouer cela, le corps tordu qui se relève petit à petit. C'est beau à travailler. Il représente bien ce petit être humain, qui est chacun de nous. Le petit bonhomme de Sempé devant des gratte-ciels ou des grands paysages, qui crie nos petites douleurs. C'était une référence que j'avais pour le film.

Je voulais créer un petit monde, avec des personnages comme la radiologue ou l'hôtelier qui ne sont pas naturalistes. Des rues sans voitures... Et j'avais envie de cette rencontre entre un homme qui a mal au dos et une femme qui a mal au ventre. C'est onirique, un peu étrange, alors que le roman est beaucoup plus réaliste. Moi j'ai choisi la fantaisie. On oublie parfois un peu ce qu'est la comédie, on l'associe au stand-up, aux vannes, aux mots d'auteur. Ce n'est pas nécessairement ça. Philippe de Broca, Billy Wilder, Woody Allen... Leurs films sont sur le fil, jamais loin du drame. Et en effet, ce film était délicat à monter. C'est funambule, la comédie.

Propos recueillis par Carla Salvain

“ LA DOULEUR, QUI EST D'ABORD SON ENNEMIE, VA FINALEMENT DEVENIR SON ALLIÉE ”

L'INVITÉ  
de  
18h

## LEONARDO DI COSTANZO, FAIT TOMBER LES BARRIÈRES DU BIEN ET DU MAL



Après une longue carrière de documentariste (Cadenza d'Inganno, Odessa...), le cinéaste italien Leonardo Di Costanzo réalise son second long-métrage de fiction, L'Intrusa, après L'Intervallio.

L'Intrusa capte le combat d'hommes et de femmes engagés, répondant à leur manière

au contrôle des criminels de la Camorra, célèbre organisation mafieuse des quartiers napolitains. C'est au sein d'un centre pour enfants défavorisés au cœur de Naples que le scénario se déroule.

En amont de l'écriture du film, Leonardo Di Costanzo a eu l'occasion de rencontrer plusieurs acteurs du milieu associatif. Il décide alors de réaliser un documentaire sur le sujet. Mais un problème se pose d'emblée : les personnes travaillant dans ce type de structures ne

souhaitaient en général pas être filmées. C'est ainsi que L'Intrusa est devenu un film de fiction. Les comédiens, pour la plupart non professionnels, ont d'ailleurs souvent pu apporter leurs expériences associatives dans le scénario du film.

Fidèle aux codes du documentaire, Leonardo Di Costanzo travaille de manière relativement minimale. Il ne tourne que très peu de points de vue différents pour chacun de ses plans. Ses personnages, quant à eux, ont peu de texte ; les émotions passent principalement par les expressions et la gestuelle.

Décrivant une existence fortement menacée par la présence de la Camorra, L'Intrusa n'est pourtant pas un film de Mafia mais propose de s'intéresser aux conséquences hors-champ de cette présence constante.

A travers le personnage Giovanna, Leonardo Di Costanzo, donne à voir le portrait d'une femme travailleuse sociale, dévouée à la protection d'autrui, qui assume ses choix et les poursuit envers et contre tous.

L'objectif du réalisateur n'est pas forcément de montrer une vérité mais de donner un point de vue, sans jugement, sur les choix des personnages ; car chacun a ses raisons d'agir tel qu'il le fait.

Dalila Charles-Donatien

## ÉQUIPE CHAUFFEURS



### Tohu bohu dans l'équipe des chauffeurs ! Entretien avec Françoise, bénévole.

Françoise rentre de Montélimar, où elle vient de raccompagner à la gare Pierre Vinour et Gérard Mordillat. A l'aller, leur train a eu 3 heures de retard, ce qui a bien failli les mettre en retard pour la rencontre de 18h ! Voilà qui en dit long sur le travail tout en souplesse des chauffeurs...

Si Françoise a intégré cette équipe de 5 conducteurs, c'est pour contribuer au bon fonctionnement de l'association mais aussi tout simplement parce qu'elle aime conduire. Les prérequis ? « De la rigueur, de la ponctualité, et surtout faire bon accueil. » Effectivement, comme c'est le premier contact des invités avec le festival, il faut être rassurant et avenant.

Il y a deux types de chauffeurs : ceux qui font les longs trajets (aéroports de Lyon, Marseille...) et ceux qui, comme

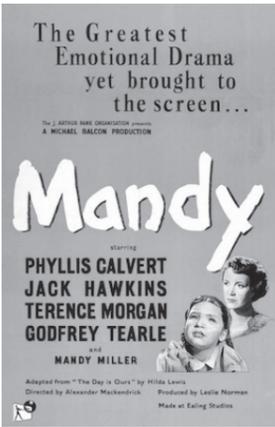
Françoise, font les petits trajets (Valence, Montélimar, et tous les allers-retours dans le bassin albanais).



« Il faut vérifier que les invités soient au bon endroit au bon moment et les suivre tout au long de la journée. C'est un travail exigeant mais c'est grâce à ces attentions qu'ils disent être très bien reçus aux Rencontres ! »

C'est aussi un moment privilégié pour discuter avec des réalisateurs. « On parle de la pluie et du beau temps, du festival, mais aussi de l'Ardèche qu'ils sont curieux de connaître ! » Mais déjà, Françoise repart : elle doit amener Guillemette Odicino à un débat avec des collégiens. Décidément, être chauffeur aux Rencontres, ce n'est pas de tout repos !

Propos recueillis par Julie Ramel.



Avec Mandy Miller, Phyllis Calvert, Grande-Bretagne, 1952. 1h33.

Le film propulse avec justesse ses personnages face à la complexité du handicap. La surdité de leur fille révèle ce qui compose leurs cœurs : le père, honteux, s'isole dans la fuite. La mère se bat avec tendresse, et le professeur avec ferveur pédagogique. Adulé par les enfants, jalouxé par leurs parents, il lutte, avec ou contre ses pairs, pour conserver sa place dans l'institut, faisant ainsi écho à l'imbroglio intemporel que sont les relations humaines. Dans un univers où la pensée est étroite et les hommes réactionnaires, une mère intelligente s'émancipe dans un élan d'espoir et d'humanité. Ce film atteste qu'il suffit d'une poignée d'individus passionnés pour traverser les obstacles dressés par leurs concitoyens et changer le cours des choses.

Le film a bénéficié d'une restauration permettant de se plonger avec émotion dans la beauté de ses plans. Quand à Mandy Miller, dans son rôle éponyme, elle est si convaincante que l'on a longtemps supposé à tort qu'elle était réellement sourde. Cinquième plus gros succès du box office de 1952, Mandy surprend et fascine par ses thèmes extrêmement actuels.

Adrien Darnaud



Avec Marina Foïs, Mathieu Lucci, Warda Rammach. 2017. 1h53.



L'atelier, c'est Marina Foïs qui découvre des adolescents. Enfin, un en particulier. Elle était pépouze dans son monde, arrivant de Paris à Marseille, pour enseigner à des jeunes « en difficulté » quelques ficelles du métier d'écrivain de polar. Et là, elle débarque, et PAF (non, ça fait pas des Chocapics, éteignez votre télévision des années 90) ils l'agressent : « Ouais, elle vient ici pour les thunes et le soleil ! ». C'est pas faux en même temps, et elle l'avoue.

Mais aussi et surtout, elle veut étudier les ados et rentrer dans leur monde, parce que comme ça, elle se baserait sur du réel pour écrire son prochain roman et ce serait vachement plus intéressant (elle est pas bête Marina, loin de là). Alors ni une ni deux ils se mettent au travail ensemble et ils écrivent - même les plus réticents. Et pendant ce temps-là à La Ciotat, Marina est captivée par l'un des élèves (je ne dirais pas lequel sinon ça enlève tout le suspens...). Faut dire qu'il est intrigant et bien gaulé...euh bien grand pardon. Et sensible et violent à la fois.

Cette histoire va l'entraîner plus loin qu'elle n'aurait pu l'imaginer... Et c'est pas mal finalement. On a hâte de lire le livre ! Enfin de voir le film quoi, parce que tout le monde sait que Marina n'écrit pas. Mais elle joue bien par contre, c'est vrai.

Patricia Mas

DES ÉLÈVES DE ROANNE À AUBENAS

Si vous avez croisé un groupe de 50 étudiants de 1ère et Terminale entre jeudi et samedi, il se peut que ce soit ceux du lycée Jean Puy de Roanne !

Entretien avec Emilie Guillaume, enseignante de Roanne qui accompagne ses élèves de l'option cinéma sur le Festival.

Qu'est-ce qui vous a incitée à venir sur ce Festival avec vos élèves ?

Nous apprécions ce festival. On peut y rencontrer des réalisateurs, et tout est fait pour que nous puissions entrer dans les salles, on se sent les bienvenus et ce n'est pas toujours le cas. Il y a quelques années, nous avons rencontré Robin Campillo. Depuis, il a eu le Grand Prix à Cannes pour son dernier film, c'est vraiment incroyable...

Organiser une sortie scolaire de ce type est un travail de longue haleine, non ?

On s'y prépare dès le mois de mai avec le montage d'un dossier de demande de subvention, et les réservations pour l'hébergement et le car. Quand la programmation arrive on essaie de faire un panel le plus large possible: un film de la rétrospective, un film marquant, et après, c'est à l'intuition, mais comme c'est un festival de cinéma européen, on ne prend pas que des films français !

Quel est le programme de votre séjour ?

En deux jours et demi, on a prévu de voir 10 films, dont 3 dès le premier jour. Quand j'ai dit cela aux jeunes, ils m'ont regardé avec des yeux ronds. C'est une expérience nouvelle pour eux. Attendez... Voilà, pour le jeudi : nous partons de Roanne à 8h, pour une arrivée vers 12h. On pique-nique et on démarre à 14h avec « The party ». A 15h45, on voit « Visages villages » d'Agnès Varda. Les élèves ont déjà vu plusieurs documentaires d'elle en classe. A 17h45 jusqu'à 19h15, ce sera « Une famille syrienne ». Après cela, on rentre à Vogüé pour la soirée.

Quels sont les objectifs d'une telle sortie ?

On propose toujours des temps d'échanges sur ce qu'on a vu la journée. L'idée c'est de partager nos expériences, de garder ce plaisir de spectateurs. Les élèves nous sont très reconnaissants pour ça. Il arrive qu'on leur demande d'écrire des critiques, mais là, on cherche à ouvrir leur regard vers d'autres horizons. Beaucoup reviennent la deuxième année, on voit leur regard de spectateur s'aiguiser. Ils font plus de recherches sur les films, ils cherchent à en parler après. C'est une expérience fondatrice.

Propos recueillis par Armelle Balaÿ



JOURNAL D'UNE CINÉPHILE AUX RENCONTRES

Samedi 25 Novembre.

Aujourd'hui j'ai vu « Trois Couleurs : Rouge ».

C'est marrant parce que justement la semaine dernière, je dînais avec mes amis Paul et Pauline (véridique, si si, c'est assez merveilleux). On causait actrices françaises célèbres à l'international. Donc de Juliette Binoche : logique non ? Alors, pour être choqués, ils étaient choqués que je n'aie jamais vu « Trois Couleurs : Bleu »!

En fait, je n'avais même vu aucun film de Kieslowski. Oui, je sais, c'est un in-dis-pen-sable, etc, etc.

Mais honnêtement : encore heureux que je n'ai pas déjà tout vu ! Ce serait d'une tristesse... On n'est pas des machines quand même. Et l'idée qu'il y ait encore de grands réalisateurs à découvrir, c'est indispensable pour une cinéphile. Ce serait un peu comme dire à un voyageur qu'il a déjà tout visité et tout exploré du monde : quelle horreur ! Il n'aurait plus aucune raison de bouger de chez lui.

En plus de ça, il y a des films qu'on n'a aucun intérêt à voir trop tôt. Quand j'ai pris mes petites cousines en main, j'ai démarré avec Certains l'aiment chaud, Chantons sous la pluie, et puis Hitchcock. Je connais pas un gus au monde qui n'aime pas Hitchcock. Par contre, Pasolini et Werner Herzog, ça me semble légèrement - mais légèrement hein... - contre-productif comme première approche !

Au-delà de ça, c'est vrai à tout âge. Il y a des films que je ne comprends pas du tout la première fois que je les vois, et 5 ans plus tard ça devient lumineux. C'est vraiment une histoire de moment au final.

Oh, et Joseph et Josette au fait ! Ils étaient top ceux-là. Je me demande ce qu'ils sont devenus ? Il faudrait que je les retrouve, je sens que j'ai un super projet de documentaire sur les couples de même nom à faire... Juliette Binoche, elle n'aurait pas épousé un Jules par hasard ?

Carla Salvain

Qu'est-ce que je peux faire ? Je sais pas quoi faaiiire...



T'as encore oublié d'aller au cinéma ! Arrête de faire bande à part !



Je sens un léger mépris là, non ?



Inspiré des films de Jean-Luc Godard. Inspiré Laureline Fusade et Carla Salvain.

À NE PAS MANQUER

-Samedi à 13h : sieste littéraire à la Librairie des Rencontres. Lecture, images et interludes musicaux autour du film « Paula ».

-La boîte à Balbu ciné sera à la Librairie des Rencontres de 17h à 19h. Ne manquez pas d'y amener petits et grands !

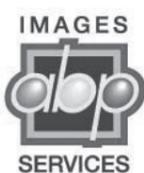
Ne pas jeter sur la voie publique

Coordination/Rédaction : Carla Salvain

Rédaction : Armelle Balaÿ, Fabrice Bérard, Dalila Charles-Donatien

Rédaction/dessins : Laureline Fusade, Patricia Mas, Julie Ramel

Maquette : Adrien Darnaud



FILE D'ATTENTE

Mots cachés

Retrouvez les noms de familles des invités des Rencontres...

Réponses : Morais, Pinho, Améris, Garrad, Jacob, Dreu, Glenn, Ovashtviti, Russter, Di Costanzo, Lousssat, Mordillat, Vinour, Kristof, Pouch.

GLENNVBYGIMHZAAI  
CYKAYUWWPTKGMQM  
OOUVUGOOIHREUEOU  
FJEYZAFWNI IQMRID  
BJLMIREOHTSFOIYJ  
QNTLYROVOOTVRS CD  
DAZREA EJACOB D H W W  
FPLUADTYKIFRINYP  
DHOFDRIEUOTULEEO  
OVASHVILIHMSLEAU  
QODBYROMDFYSARTC  
MVINOURFUUIITIOH  
UWBUCREASENEBIGH  
DITCOSTANZORMWJJ  
EHUENLOUSSALATHA  
WECQMORAISUOQEV